

et dans la plus grande malpropreté, malheureusement, chez un très grand nombre de cultivateurs ; aussi les connaît-on bien à la seule vue de leurs chétifs animaux auprès de leurs étables.

Au revoir, M. l'Éditeur,

UN AMI DE L'AGRICULTURE.

Leinster, Novembre 1851.

(Communiqué au Rédacteur.)

AVANTAGES DE L'AGRICULTURE PAR
AGRICOLA.

Si la matière qu'on veut que je traite, n'était pas riche par elle-même : si je ne considérais que mon insuffisance, je l'avoue, déconcerté par la fécondité même du sujet, je garderais un profond silence. Mais le désir de servir la cause de l'agriculture, objet de l'attention actuelle de l'univers, relève mon courage abattu.

Comment en effet ne pas pouvoir trouver des paroles pour célébrer l'agriculture, nourrice de tous les hommes, créatrice des cités, appui des empires qui fleurissent, chancelent et disparaissent, dès qu'elle cesse d'y être en honneur ? Sans elle, les états, semblables à des mendians, pour ainsi dire, dont la subsistance dépend de la charité compatissante des riches, les états, dis-je, n'ont qu'une existence précaire. Vous serez pleinement convaincus combien l'agriculture est utile, lorsque je vous aurai démontré, comme je l'espère, malgré mon incapacité dans l'art de bien dire, qu'elle est la source du bonheur physique et moral des hommes et des empires.

Je me garderai bien de vous dire que l'agriculture est aussi ancienne que le monde : qui ignore qu'après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans un jardin délicieux pour en avoir soin et le cultiver, non pas péniblement ; l'innocence dont était alors orné le premier homme, l'exemptait de ce travail difficile qui a suivi sa chute, et qui depuis est inséparable de l'agriculture. Devenue rébelle à l'homme comme l'homme est devenu rébelle à son créateur, la terre ne lui donne son grain qu'à la sueur de son front, depuis sa malheureuse chute.

Que Dieu est admirable dans ses œuvres et dans ses dispositions ! Cette peine de cultiver la terre pour en tirer sa subsistance épuise peu à peu l'homme, il est vrai, mais elle le conserve aussi dans la vigueur, dans la santé, et le fait vivre longtemps. Oui, c'est à la campagne qu'on trouve des hommes forts, sains et qui parcourent une longue carrière avant d'arriver au tombeau. Pourquoi ? C'est qu'à la campagne on jouit d'un air pur et libre, d'un air dégagé de gaz méphitiques, enbaumé du parfum qui s'exhale du beau feuillage des arbres et des champs émaillés de fleurs. C'est que le travail même est un remède continuél contre les maladies. La nourriture que nous prenons chaque jour entretient notre corps, mais en même temps elle y introduit des humeurs qui, accumulées, causent de graves maladies, au moment qu'on y pense le moins, à moins qu'elles ne soient expulsées imperceptiblement. Qu'une cause soit stagnante, bientôt elle se corrompt et devient non seulement inutile, mais nuisible par son infection. Donnez lui quelque mouvement, quelque écoulement imperceptible ; elle se conserve saine et pure. C'est ce que fait le travail par rapport aux humeurs morbifiques que nous portons en nous, qui s'accroissent peu à peu et se corrompent enfin, à moins qu'on ne les expulse ; il les dissipe par le mouvement continuél où il nous met, et conserve ainsi la santé non moins forte et robuste qu'agréable.

Parlerai-je des plaisirs que goûte le laborieux cultivateur, et qui ne contribuent pas peu à l'entretenir dans une bonne santé ? Des gens peu sensés envient quelquefois au paresseux l'indigne repos que lui procure sa méprisable fainéantise. Ah ! s'ils connaissaient quels dégoûts, quels ennuis, quel malaise empoisonnent ces jours passés dans une coupable et honteuse indolence, qu'ils changeraient bien vite de langage ! Faut-il s'en étonner ? Le travail est une loi imposée par Dieu à tous les hommes depuis le dernier qui rampe dans la poussière jusqu'au monarque assis sur le